TRADUCTION, TRADUCTOLOGIE ET CONTES

Muguraş CONSTANTINESCU[1]

Résumé : L'auteur propose une lecture critique d'un ouvrage sur la traduction et la traductologie, considérées à travers des textes littéraires, susceptibles de donner des suggestions d'analogie avec le phénomène traductif et son histoire. L'ouvrage propose un changement de perspective, mettant en lumière le traducteur-lecteur qui remplace un texte original par une lecture-écrite, lui donnant une nouvelle vie, en engendrant ainsi un rapport de complémentarité entre le texte « originel » et le texte « originaire ».

Mots-clés : Histoire naturelle, contes, lieu/temps/culture, rapport analogique, lecture-écrite.

Abstract: The author proposes a critical reading of a publication on translation and traductology viewed through literary texts and likely to result in suggestions for analogies with the phenomenon of translation and its history. The publication proposes a change in perspective, emphasizing the translator/reader who replaces an original text with a "written reading" thus giving it new life, while engendering a complementary relationship between the "original" text and the "originary" text.

Keywords: Natural history, tales, place/time/culture, analogical relationship, "written reading".

Charles Le Blanc, l'auteur du très connu ouvrage, *Le Complexe d'Hermès*, qui analyse avec lucidité quelques « idées de façade » de la traductologie, vient de publier un nouveau livre qui prend pour objet d'étude la traduction, considérée en étroite relation avec son histoire. Le récent ouvrage, intitulé de façon surprenante *Histoire naturelle de la traduction,* paru aux éditions Les Belles Lettres de Paris, dans la prestigieuse collection „Traductologiques", propose une vision inédite, téméraire et séduisante sur la traduction et la traductologie.

Là aussi, l'auteur, professeur à l'Université d'Ottawa, met sous la loupe quelques idées de la traductologie qui pèchent par leur abstraction, par leur manque de lien avec la pratique traductive, car il est convaincu que la traduction n'a rien affaire avec une « lecture théorique », mais avec une « concrète, pratique, réelle », qui a lieu dans des conditions précises, en un « temps historique déterminé » (32). Selon Charles Le Blanc, on n'a pas encore assez répété que la traductologie doit être fondée sur des pratiques de traduction et non pas sur des concepts théoriques, idée soutenue tout au long du temps par Antoine Berman, Jean-René Ladmiral, Lance Hewson ou, en Roumanie, par Tudor Ionescu et Irina Mavrodin.

Pour démontrer tout cela, il prend comme son meilleur allié, fait jamais vu dans la traductologie, quelques contes bien connus, qui à travers des analogies, parfois sophistiquées, décrivent et définissent la traduction en ce qu'elle a de plus caractéristique.

[1] Université « Ştefan cel Mare » de Suceava, Roumanie, mugurasc@gmail.com

BDD-A32409 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:55:09 UTC)

L'épigraphe de l'ouvrage « Il faut s'instruire des contes », reprise également dans l'épilogue, prévient le lecteur de la grande confiance que l'auteur, spécialiste à la fois en traductologie et en philosophie, accorde au message profond des contes. D'ailleurs, Le Blanc, traducteur et exégète d'importants auteurs tels Schlegell, Lichtenberg, Kierkegaard, Marlowe, Swift et Leonardo Bruni, a traduit et écrit lui-même quelques volumes de contes.

Un autre fait inédit est la définition de la traduction par son histoire, autrement-dit, par la totalité des perspectives sur l'évolution de la traduction, d'une époque à l'autre. Dans le même sens l'auteur identifie l'historicité, la diachronicité de la traduction comme sa caractéristique essentielle. Cette dernière est teintée de subjectivité, celle du traducteur, car tout texte traduit porte en lui, qu'il le veuille ou non, un « ici » et un « maintenant » du traducteur : « Comprendre comment on a traduit un texte, c'est comprendre comment on l'a lu, mais aussi quand cette lecture est intervenue. » (294)

Pour ce qui est du traducteur, il devient dans l'*Histoire naturelle,* proposée par Le Blanc, l'élément central, qui donne à travers sa lecture une nouvelle vie à l'original (nommé par l'auteur texte « originel », tandis que la traduction est le texte « originaire »), lui assurant pour quelque temps un beau rajeunissement.

Si Jean Delisle (1999: 1) pensait que l'histoire des traductions sans traducteur ressemble à un cimetière, si les auteurs de *l'Histoire des traductions en langue française,* Yves Chevrel et Jean-Yves Masson (2012: 14), affirmaient que l'un de leurs objectifs est la mise en lumière des traducteurs pour réparer leur injuste invisibilité tout au long du temps, l'auteur d'Ottawa va plus loin encore.

Pour lui, le lecteur-traducteur est central dans une histoire littéraire et culturelle, il est celui qui ramène à la vie un texte qui aurait pu être oublié, en l'emmenant dans un « espace/temps/culture », à travers une pratique particulière celle d'une lecture-écriture, d'une lecture qui s'écrit. Plus encore, tout comme dans son *Histoire naturelle,* Pline l'Ancien accorde à la nature la force d'animer le monde, de donner vie à toute chose, Le Blanc accorde au lecteur-traducteur le rôle de « force motrice et rationnelle » qui donne « forme, sens, actualité » au texte qu'il traduit. Mais la jeunesse du texte traduit, dérivé, « originaire de l'originel », n'est pas éternelle et, tôt ou tard, il sera frappé par la sénescence et fera place à une nouvelle et rajeunissante retraduction.

Le destin éphémère d'une traduction et, ensuite, d'une retraduction est vu par l'auteur à la lumière du conte d'Oscar Wilde, *Le portrait de Dorian Gray*, où, comme on le sait, le modèle reste jeune, tandis que le portrait, produit dérivé comme la traduction, vieillit et ne résiste pas au passage du temps. Une autre suggestion donnée par le texte de Wilde est que, tout comme le portrait est moins une représentation du modèle et davantage une de celui qui le peint, la traduction en dit long sur le traducteur, ses lectures, ses goûts, sa culture, sur le lieu et le temps où il travaille. Et, avec un visible penchant pour les formulations aphoristiques, l'auteur affirme que la traduction naît à travers les yeux d'un lecteur-traducteur : « La traduction est le portrait d'une œuvre à

BDD-A32409 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:55:09 UTC)

travers un regard » (93) et « Le lecteur est au centre du portrait de la Littérature » (72).

La célèbre histoire d'Andersen *La Reine des neiges* dit elle aussi quelque chose sur la traduction et sur le regard, notamment que le regard du lecteur-traducteur sur le texte est le seul capable d'en reconstruire le sens. De même, dans le monde de la traduction, chaque livre lu, analysé, étudié constitue une manière d'extraire des yeux les éclats du miroir qui déforme la réalité, de sorte que « s'éduquer par les livres, c'est épurer son regard, et, plus on lit, plus ce regard épuré, plus cette position, cette attitude particulière face au monde, prend de l'importance, met en forme, donne un sens à ce qui nous entoure […] » (145-146). Ce plaidoyer pour la lecture nous fait penser à un élargissement de l'épigraphe qui ouvre le livre et qui pourrait devenir : « Il faut s'instruire des contes et des livres ! »

La ballade *L'apprenti sorcier* de Goethe peut dire quelque chose sur les retraductions qui se multiplient infiniment (comme les balais échappant au contrôle de l'apprenti), tandis que le véritable maître reste l'auteur à qui l'on doit l'original.

Le texte de Goethe attire également l'attention sur un aspect pervers de la traduction qui est un texte nouveau, dont le sens n'est pas exactement celui voulu par l'auteur mais pour le lecteur-destinataire la traduction prend la place de l'original comme « l'apprenti sorcier prend la place du maître » (167).

Tout comme Barbe-Bleue du conte de Perrault, l'auteur donne au traducteur un trousseau de clefs et le sens auquel il va aboutir dépend de la clef qu'il va choisir pour explorer l'œuvre-château. Le texte traduit dit quelque chose, mais ce qu'il dit dépend d'une certaine décision du traducteur, plus précisément de toute une série de décisions risquées dont la combinaison est pratiquement inépuisable. Dans la chambre interdite, le traducteur pourrait voir qu'un amour en cache d'autres, tel le texte traduit qui cache et absorbe d'autres textes.

Et nous voilà arrivés sur les sentiers parcourus par Hänsel et Gretel du conte des frères Grimm qui évoque le traducteur parti à la recherche du sens, poussé par le désir d'atteindre l'original comme les deux frères qui veulent rentrer à la maison paternelle. Le traducteur ressemble aux enfants égarés dans la forêt obscure : il doit affronter des dangers, éviter des pièges, vaincre ses peurs, mais il peut trouver aussi des trésors insoupçonnés, pareils aux sens cachés d'un texte.

Une idée suggérée par le conte allemand est que la traduction est, par excellence, un parcours, un chemin à faire. On pourrait même parler d'une véritable culture du voyage de formation, d'éducation que Le Blanc évoque à plusieurs reprises, en la rapportant à des époques historiques différentes. L'importance de la culture pour l'auteur, pour le lecteur et pour le traducteur est souvent soulignée et la manière de l'acquérir induit l'idée d'un voyage : tout homme qui s'intéresse à la culture est un *homo viator* et une culture ne peut être comprise que par une autre culture.

BDD-A32409 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:55:09 UTC)

Le livre de Charles Le Blanc est néanmoins loin de nous proposer un jeu facile aux contes et à la traductologie, car l'exploration d'un conte et du miroir, plus ou moins anamorphotique, qu'il tend à la traductologie, est accompagnée par d'importantes incursions. Elles se font dans l'histoire de l'art, avec prédilection celle du portrait, dans l'histoire de la lecture, de la rhétorique, de la littérature, de la philosophie, du voyage, de l'éducation et, bien sûr, dans l'histoire de la traduction. On reconnaît à cette dernière le mérite d'être une « méthode fondamentale d'étude de la traduction, de ce qu'elle est, de ses problèmes et de ses expressions », d'où également la conclusion que « l'histoire des traductions se révèle par conséquent une traductologie première » (295).

Avec une fine ironie, l'auteur canadien nous prévient dans son « Avant-propos » que par son ouvrage il nous propose, en fait, « trois essais en un » ; le premier est constitué du prologue et de l'épilogue, le deuxième du corps du texte et le troisième des nombreuses et riches notes de bas de page, véritable dialogue intertextuel avec le texte proprement-dit. Des noms tels que Cicéron, Sainte-Beuve, Montaigne, Shakespeare, Sénèque, Platon, Aristote, Virgile, Ovide, Sophocle, Dante, Tacite, Saint Augustin, Saint Jérôme, Spinoza, Leibniz, Locke, La Rochefoucauld, Kierkegaard, Diderot, Wittgenstein, Cioran, Tite Live, J. Delisle, E. Nida, H. Meschonnic, G. Toury, A. Pym, Conan Doyle, Sterne, C. Lévi-Strauss, J. Le Goff et beaucoup d'autres reviennent souvent dans les trois essais et dans leurs notes pour appuyer l'idée que traduction et traductologie sans culture n'existent pas.

Le prologue et l'épilogue prennent, à leur tour, la forme des contes. Le premier semble autobiographique car il nous présente un homme seul, dans la bibliothèque de sa maison, se trouvant dans un pays lointain et froid. C'est l'auteur, assis à sa table de travail, une feuille blanche devant, ayant le sentiment enivrant que tous les possibles (l'imaginaire n'a pas de limites) s'ouvrent à lui, sentiment perturbé par l'angoisse devant la feuille blanche, angoisse considérée par Kierkegaard comme « expérience vécue de la liberté ». Sa solitude n'est qu'apparente, car il est accompagné par tous les livres qu'il a lus et qui l'ont modelé ; à part cela, il entretient avec les livres de sa bibliothèque une relation « privilégiée, intime, profonde ».

Comme l'auteur, le traducteur est accompagné par ses lectures. Il lit, il a lu, il lira. Et la manière dont il lit se fait voir dans sa traduction : *Ut legis, ita vertis* (222). Le traducteur aussi connaît un malaise devant la feuille blanche, il a peur, il se sent dans une grande insécurité. Mais les deux positions existentielles sont différentes pour l'auteur, tourmenté par l'angoisse, et pour le traducteur, paralysé par la peur. Le premier voit, pressent devant lui tous les possibles, le dernier a devant seuls « les possibles que lui est possible d'exprimer », car il est contraint par le texte originel. Le premier peut tout faire et cette liberté illimitée l'angoisse, le dernier n'a pas le droit à l'imprévisible et il risque de faire des erreurs comme l'omission, l'adjonction, la distorsion, le non-sens et cela lui fait peur. Mais la culture est pour chacun un bon appui, elle les éclaire comme une lampe sur la table de travail, tandis que l'horloge sur le mur rythme le temps.

BDD-A32409 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:55:09 UTC)

La lecture et la gravité d'ignorer l'écriture forment le sujet du conte norvégien se trouvant dans l'épilogue. Là, le frère pauvre, repoussé et refusé par le frère riche, fait un pacte avec le diable et reçoit (contre son maigre goûter) un moulin enchanté qui lui accomplit tout vœu, s'il l'utilise selon les indications écrites dans son tiroir. Lorsqu'un capitaine de navire s'empare du moulin et se dépêche à lui demander un vœu, sans lire les indications du tiroir, il finit noyé dans la mer. Le sel qui coule du moulin à sa demande, alourdit trop le navire et l'entraîne au fond de l'eau, le marin ne sachant pas comment l'arrêter. Le conte étiologique norvégien nous explique ainsi pourquoi la mer est salée depuis ces temps-là, tandis que l'auteur de la nouvelle histoire naturelle suggère que le marin est mort parce qu'il n'a pas lu, parce qu'il a ignoré l'écriture contenue dans le moulin.

On y voit bien le lien avec la traduction qui est une « lecture écrite » et le traducteur qui lit et qui écrit sa lecture, idée qui traverse tout le livre: « Lorsqu'on y regarde de plus près, la traduction a cette singularité de remplacer un texte par une lecture. Lorsque l'on a dans les mains la traduction d'une œuvre, on a moins le texte d'un auteur que la lecture d'un traducteur. Ce remplacement d'un texte par une lecture détermine également le rôle symbolique joué par la traduction en regard du texte original » (295).

La relation entre le texte original et sa traduction est une autre idée inédite proposée par Le Blanc et qui contredit les idées courantes dans la traductologie. Pour l'auteur d'Ottawa il ne s'agit pas d'une relation d'identité – la traduction remplace l'original – mais d'une relation de complémentarité – la traduction complète, prolonge, symbolise l'original. La lecture que la traduction représente nous dit quelque chose également sur la manière de lire à l'époque de chaque traducteur, sur sa culture qui tente de transparaître dans tout texte écrit de sorte que « toute lecture se présente telle une sorte de combat entre le texte de l'auteur lu et la culture du lecteur » (90).

Les idées sur la retraduction s'enrichissent elles aussi dans la vision de Le Blanc pour qui toute retraduction est une relecture et l'acte de retraduire est essentiel, non seulement à cause d'une rupture herméneutique et de l'évolution naturelle d'une langue mais également parce que les différentes retraductions forment un véritable patrimoine littéraire qui met en lumière le sens de l'original, tout en l'inscrivant dans une histoire de la lecture et de la réception du sens des œuvres littéraires.

Le livre de Le Blanc, dense, riche, captivant, mérite le nom d'histoire naturelle non seulement parce qu'il accorde au lecteur la force motrice de la nature mais aussi parce que, comme celui de Pline L'Ancien, il réunit beaucoup de connaissances de diverses sciences. Même s'il ne les présente pas distinctement par domaines, il leur accorde une bonne place, tout en les disséminant çà et là dans son histoire et en les mettant au service de la traduction, ou, pour mieux dire, au service de sa définition et de son histoire.

L'auteur fait des incursions dans de nombreux domaines mais il les fait avec grâce et ingéniosité, sans alourdir la lecture du texte qui nous porte de

BDD-A32409 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:55:09 UTC)

conte en conte, d'époque en époque, de métaphore en métaphore, d'essai en essai. Tout cela pour nous convaincre que sans un lecteur-traducteur, qui parcourt un long et dangereux chemin, éclairé par sa culture comme par une lampe, la traduction n'est pas possible.

Cette nouvelle histoire naturelle, écrite par Charles Le Blanc avec « tout son être et sa culture », propose des idées nouvelles sur la traduction et la traductologie, inspirées par des contes, nourries par la culture et les sciences. Nous pouvons en citer quelques-unes telles : « lieu/temps/culture », « lecture-écrite », « lecteur-traducteur », « série illimitée de décisions risquées », « conflit de lectures », « pluralité de sens possibles », « retraduction relecture », « lecture transformante », « lecture déviante » qui vont, sans doute, faire longuement réfléchir tous ceux qui s'intéressent à la traduction et à son histoire.

Et si parfois dans cette étonnante *Histoire naturelle* de Charles Le Blanc les analogies entre conte et traductologie semblent quelque peu sophistiquées, on doit pourtant rendre raison à l'auteur et reconnaître qu'un livre qui ne risque rien ne mérite pas d'être écrit.

Références

Chevrel, Yves, Masson, Jean-Yves (2012) : *Histoire des traductions en langue française XIX^e^ siècle*, Verdier.

Delisle, Jean (1999) : *Portraits de traducteurs*, Les Presses de l'Université d'Ottawa – Artois Presses Université, Ottawa-Arras.

Constantinescu, Muguraș (2009) : « Charles Le Blanc et les idées de façade: Le complexe d'Hermès. Regards philosophiques sur la traduction », *Translationes,* n^o^ 1, pp.259-263.

Le Blanc, Charles (2009) : *Le complexe d'Hermès. Regards philosophiques sur la traduction,* Les Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.

Le Blanc, Charles (2019) : *Histoire naturelle de la traduction.* collection « Traductologiques », Les Belles Lettres, Paris.

BDD-A32409 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:55:09 UTC)